Pierre Joffre

Mon quartier, moi et les autres. Cartographier pour étudier le rapport à l'altérité

Regards Sociologiques, n°60, 2022, pp.65-84

Cet article vise à interroger la cartographie cognitive en tant que méthode pour étudier les rapports sociaux à l'échelle locale. À partir d'une enquête de terrain menée dans le XVIIIe arrondissement de Paris, nous montrerons comment les trajectoires sociales et résidentielles des personnes rencontrées façonnent des rapports à l'altérité et à l'espace local, qui sont exprimées par ces dernières, à travers la carte proposée en début d'entretien. Cette carte permet en effet de spatialiser des frontières symboliques, des limites entre les espaces qui sont appropriés par les enquêté.es et ceux qui ne le sont pas. Il s'agira donc à la fois de montrer l'intérêt de la carte en tant que méthode à disposition des sociologues afin d'analyser l'espace et les rapports sociaux qui s'y déploient, mais aussi de présenter quelques résultats quant aux enjeux de mise à distance symbolique des populations au niveau local.

L'étude de la ville et des rapports sociaux ne peut que s'enrichir de l'apport de la cartographie qui offre une vision spatialisée des phénomènes sociaux : il s'agit à travers elle d'embrasser à la fois la matérialité de l'espace mais aussi ses dimensions symboliques. Les travaux de géographie ou de sociologie ont commencé à faire usage de la cartographie cognitive à partir des années 1960-70[1] et poursuivent son utilisation dans des enquêtes plus récentes[2] sans que cette méthode ne soit systématisée, les chercheur.es lui préférant souvent les seuls entretiens. Ici, la carte n'est envisagée ni comme outil de description pour caractériser les lieux de l'enquête, ni comme outil scientifique de représentation des résultats d'analyse, mais plutôt comme une façon de produire des données autrement lors d'une enquête par entretiens. Cet article a donc pour ambition de montrer que la cartographie mentale peut s'ajouter au panel des méthodes dont disposent les sociologues pour réaliser leurs enquêtes, dans une perspective pluridisciplinaire qui semble particulièrement féconde sur les objets urbains. Affirmer cela, c'est postuler que la carte des enquêté.es peut produire des données qui n'auraient pas été produites autrement, ou bien qui serviront à enrichir une analyse des rapports sociaux dans l'espace en donnant à voir de façon directe la forme que prend l'appropriation idéelle de l'espace[3]. Ce n'est donc pas une simple illustration de l'enquête, mais une modalité d'analyse des rapports sociaux qui se déploient dans l'espace urbain. L'article présentera aussi quelques résultats qui montrent la façon dont les habitant.es mettent à distance les autres, sur les cartes et dans les discours qu'ils et elles produisent.

Lors de notre enquête dans le XVIIIe arrondissement de Paris, nous avons demandé aux enquêté.es de tracer les limites de leur quartier sur une carte de l'arrondissement, inspiré par des méthodologies utilisées en géographie principalement[4]. Cette méthode donne à voir le rapport au quartier de ces habitant.es à travers une projection spatialisée : les endroits fréquentés ou non-fréquentés, appropriés ou non-appropriés, en fonction des représentations sociales qui leur sont associées. C'est à ces représentations que nous nous intéressons ici : nous allons ainsi nous interroger sur la façon dont les cartes permettent de mettre au jour le rapport à l'espace, dans le cadre de cet arrondissement parisien. Nous insisterons particulièrement sur le rapport à l'altérité comme l'une des composantes de ce rapport à l'espace.

Le XVIIIe arrondissement est un lieu de contrastes, composé de populations et de quartiers très divers, marqué par de fortes disparités sociales et urbaines qui prennent racine dans l'histoire et dans la matérialité de la ville. Les deux villages de Montmartre et La Chapelle qui sont annexés en 1860 ont laissé un héritage urbain différent. Montmartre, prisé des touristes, semble représenter une partie de l'esprit parisien populaire, dont la réputation se construit de façon mythique autour de la présence des artistes et des sorties nocturnes[5]. La Chapelle

[1] Lynch Kevin, *The image of the city*, Cambridge, MIT Press, 1960 ; Milgram Stanley, Jodelet Denise, « Psychological maps of Paris » : *in* Harold M. Proshansky, William H. Ittelson & Leanne G. Rivlin (Eds.), *Environmental psychology: people and their physical setting*, New-York, Holt Rinehart and Winston, 1976, pp. 104-124.

[2] Felonneau Marie-Line, « Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale », *Revue française de sociologie*, 1994, vo. 35, n° 4, pp. 533-559 ; Lehman-Frisch Sonia, Authier Jean-Yves, Dufaux Frédéric, « " Draw me your neighbourhood " : a gentrified Paris neighbourhood through its children's eyes », *Children's Geographies*, Vol. 10, 2012, n° 1, pp17-34.

[3] Ripoll Fabrice et Veschambre Vincent, « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois*, 2005, n° 195, pp7-15.

[4] Di Méo Guy, « Épistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain », *Annales de Géographie*, 1994, Vol. 103, n° 577, pp. 255-275 ; Metton Alain, Bertrand Michel-Jean, « Les espaces vécus dans une grande agglomération », *L'Espace géographique*, 1974, vol. 3, n°2, pp. 37-146 ; Pan Ké Shon, Jean-Louis, « La représentation des habitants de leur quartier : entre bien-être et repli », *Économie et statistique*, 2005, n°386, pp. 3-35.

[5] Chevalier Louis, *Montmartre du plaisir et du crime*, 2016, Paris, La Fabrique éditions, (1995, Payot) ; Monjaret Anne et Nic-

est marquée par une histoire industrielle : les rails de chemin de fer de la gare du Nord et de la gare de l'Est l'isolent du reste de la ville. Elle accueille depuis longtemps l'immigration provinciale ou internationale[6] et a fait l'objet de bouleversements urbains d'ampleur au cours de la seconde moitié du xxe siècle. Sa partie nord est aujourd'hui au cœur d'enjeux de restructuration liés au Grand Paris, aux Jeux olympiques de 2024 et à l'installation d'infrastructures universitaires.

Séparant l'arrondissement en deux parties de surfaces à peu près équivalentes, le boulevard Barbès marque une rupture. Si l'arrondissement – particulièrement le quartier de la Goutte d'Or – est souvent cité par les médias, que ce soit pour souligner son aspect populaire ou dénoncer le communautarisme de certaines populations résidentes ou passantes, il a aussi été étudié par les chercheurs, inclus dans ce qui est désigné comme le « nord-est » de Paris, qui connait un processus marqué de gentrification[7]. Cependant, compte tenu des spécificités de chacun des quartiers qui le composent (forme du bâti et histoire de la construction[8], présence de logements sociaux[9], classification en quartier politique de la ville[10], tissu commercial[11], tradition migratoire[12]), ce phénomène connait des formes et des temporalités qui diffèrent. La littérature est particulièrement prolixe à propos de la Goutte d'Or, mais peu de travaux existent sur les autres espaces de l'arrondissement, notamment sa partie ouest, peuplée de populations relativement favorisées.

L'enquête menée visait à comprendre le rapport au quartier et à la mixité sociale des classes moyennes et supérieures dans deux micro-quartiers, pour montrer les variations qui peuvent exister entre différentes fractions de classes[13]. Le premier, situé à l'ouest de l'arrondissement, aux alentours de la station de métro Lamarck-Caulaincourt (qu'on désignera par les initiales LC) dans le quartier des Grandes Carrières, du côté nord-ouest de la butte Montmartre, est caractérisé par Edmond Préteceille[14] comme un espace supérieur type SAP (espace des professions artistiques, des professions libérales et professeurs et des précaires qualifiés) / SCI (espace des catégories supérieures avec présence des catégories intellectuelles et professions intermédiaires) et peut être décrit comme peu mixte. Le second, situé au centre de l'arrondissement aux alentours de la station de métro Marcadet-Poissonniers (désignée par la suite par MP), compris entre le quartier Clignancourt et le quartier Goutte d'Or, situé au nord-est de la butte, est caractérisé comme espace moyen type MAC (espaces moyens des catégories moyennes, employés, ouvriers et précaires) / MEP (espaces des professions artistiques, des ouvriers non qualifiés, des précaires et des chômeurs)[15], le type MEP correspondant d'ailleurs au type « le plus conforme à l'idée de mixité sociale complète »[16]. Des entretiens semi-directifs ont été réalisés avec des personnes seules ou des couples, locataires ou propriétaires, bénéficiant pour la majorité de revenus – et parfois de patrimoines – supérieurs à la moyenne nationale, la plupart diplômé.es de l'enseignement supérieur, sauf pour les plus âgé.es d'entre elles et eux, membres à ce titre des classes moyennes ou supérieures. Ces entretiens ont été menés auprès d'une quarantaine d'habitant.es[17], recruté.es à travers différents canaux : d'une part, quelques mises en relation par le biais de connaissances personnelles de l'auteur ; d'autre part, en prenant des contacts

colai Michela, « Montmartre festif ou l'écho du passé », *Socio-anthropologie*, 2018, n°38, pp. 109-121.

[6] Dequirez Gaëlle, « Processus d'appropriation et luttes de représentation dans le «Little Jaffna» parisien », *Revue européenne des migrations internationales*, 2010, vol. 26, n°2, pp. 95-116 ; Zola Émile, *L'Assommoir*, 1971 [1877], Paris, Le Livre de Poche, collection Classiques.

[7] Chabrol Marie, Collet Anaïs, Giroud Matthieu, Launay Lydie, Rousseau Max, Ter Minassian Hovig, *Gentrifications*, 2016, Paris, Éditions Amsterdam ; Clerval Anne, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, 2013, Paris, La Découverte Poche.

[8] Frondizi Alexandre, *Paris au-delà de Paris : urbanisation et révolution dans l'outre-octroi populaire, 1789-1860*, thèse de doctorat en histoire, 2018, Paris, Sciences Po.

[9] Barthélémy Fabrice, Michelangeli Alessandra, Trannoy Alain, « La rénovation de la Goutte dOr est-elle un succès ? Un diagnostic à l'aide d'indices de prix immobilier », *Économie et prévision*, 2007, vol. 180-181, n°4-5, pp. 107-126.

[10] Bacqué Marie-Hélène et Fijalkow Yankel, « En attendant sa gentrification, Discours et politiques publiques à la Goutte d'Or (1982-2000), *Sociétés contemporaines*, 2007, n° 63, pp.63-84.

[11] Chabrol Marie, « Continuités d'usages et maintien d'une centralité commerciale immigrée à Château-Rouge (Paris) », *Les Annales de la Recherche Urbaine,* 2013, vol. 108, n° 1, pp. 96-107 ; Lallement, Emmanuelle. « La ville marchande : une approche ethnologique. », *EspacesTemps.net*, 2013, en ligne.

[12] Palumbo Maria Anita, *Barbès, Château Rouge, Goutte d'Or. Ailleurs commence ici. Anthropologie d'un espace d'altérité dans Paris*, thèse de doctorat en anthropologie, 2014, Paris, EHESS.

[13] Sur ce sujet, voir notamment Tissot Sylvie « Les métamorphoses de la domination sociale. La bourgeoisie progressiste et les quartiers populaires », *Savoir/Agir*, 2012, vol. 19, n°1 pp. 61-68 ; Tissot Sylvie, *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, 2011, Paris, Éditions Raisons d'agir.

[14] Préteceille Edmond, « La division sociale de l'espace francilien », *Rapport de recherche, Observatoire Sociologique du Changement - Sciences Po et CNRS*, 2003, en ligne : https://shs.hal.science/halshs-00130291/document.

[15] *Ibid.*

[16] *Ibid.*

[17] Voir le tableau récapitulatif des enquêté.es en annexe.

suite à des réunions de conseils de quartier ; enfin, la méthode « boule de neige » a été utilisée après les premiers entretiens pour que les enquêté.es nous mettent en lien avec des voisin.es, ami.es ou contacts résidant dans le même quartier. Nous souhaitions comprendre et analyser les rapports à l'espace de ces enquêté.es : dans ce cadre, il leur était demandé de tracer les limites de leur quartier sur un fond de carte qui leur était fourni[18].

L'objectif est d'analyser les frontières symboliques qui apparaissent sur les cartes, d'une part ; puis de les articuler avec les discours et les pratiques, d'autre part. Il s'agira d'analyser quel espace est approprié, fréquenté ou évité, d'expliciter en quoi la carte comme *medium* permet de montrer, de préciser ou de justifier les pratiques. En présentant plus en détail quelques trajectoires sociales et résidentielles – mises en dialogue avec les cartes –, nous analyserons de façon générale les dimensions sociales du rapport à l'espace local, en fonction des représentations sociales d'autrui et de soi-même.

Dessiner « son quartier » : révéler des frontières symboliques

La notion de quartier est travaillée dans la sociologie urbaine française et recouvre des significations variables. Authier explique que les journalistes et les chercheur.ses ont pu produire une vision négative de cette forme urbaine, reléguée au passé. Cependant ses enquêtes le conduisent à conclure que le déclin du quartier n'est pas aussi évident que le laissaient penser certains travaux, et que « le quartier des citadins revêt des configurations plurielles qui s'inscrivent dans des manières de cohabiter et de vivre en ville socialement et spatialement différenciées »[19]. Une enquête collective menée sur les quartiers anciens de centre-ville conclut à une intensité et une variété des usages du quartier très différentes en fonction des diverses propriétés des habitant.es : âge, catégorie sociale, manières d'habiter, trajectoires sociales et résidentielles notamment[20].

Notre enquête se focalise également sur un quartier ancien à Paris intra-muros et les positions occupées par nos enquêté.es dans l'espace social sont relativement proches entre elles. Les réactions de nos enquêté.es, membres des classes moyennes et supérieures, confronté.es au terme « quartier » sont proches de celles obtenues par d'autres chercheur.ses[21] : la notion même n'est jamais remise en cause, bien qu'il en ressorte des délimitations très variables pouvant s'étendre à tout l'arrondissement, voire, plus rarement, à la ville en fonction de l'étendue de leurs pratiques spatiales. Par ailleurs, toutes et tous semblent habiter leur quartier, en ce qu'aucun.e ne nous explique passer la majorité de son temps en dehors de celui-ci. Ces résultats en milieu urbain dense concordent avec d'autres travaux relatifs à la délimitation du quartier dont les méthodes sont pourtant très différentes[22]. L'exercice de délimitation proposé à travers la carte a un intérêt tout particulier dans le cadre de l'enquête localisée, puisqu'il fait apparaître un certain nombre de frontières symboliques dans le cadre du XVIIIe arrondissement de Paris.

S'interroger sur le « quartier » : l'introspection pour faciliter l'entretien

Bien que les enquêté.es soient sans doute à l'aise avec la prise de parole du fait de leur appartenance sociale, la situation d'entretien sociologique peut être en partie déroutante : cette méthode vise donc deux objectifs : d'une part, proposer un *medium* venant s'interposer entre l'enquêteur et les enquêté.es pendant les quelques minutes du début de l'entretien où l'on se jauge ; d'autre part, comprendre, à travers le terme quartier, quelles formes spatiales les enquêté.es entendaient. Il s'agit de comprendre de quoi l'enquêté.e va parler lors de l'entretien qui suit, puisque chaque personne a une vision du quartier qui lui est propre et qui varie en fonction des pratiques évoquées[23]. La cartographie mentale présente l'avantage d'être un support physique au cours de l'entretien : il est possible d'y revenir, de reprendre le dessin, de le corriger, d'y ajouter des éléments. Contrairement

[18] Voir en annexe

[19] Authier Jean-Yves, « Les citadins et leur quartier. Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France », *L'Année sociologique*, 2008, vol. 58, n°1, p. 21-46.

[20] *Ibid.* Voir aussi Authier Jean-Yves (dir.), *Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien,* 2001, Paris, Anthropos.

[21] Authier Jean-Yves, Anaïs Collet et Josette Debroux, « Le quartier : représentations et appréciations » : *in* Authier Jean-Yves, Joanie Cayouette-Remblière, Loïc Bonneval, Éric Charmes, Anaïs Collet, et al., *Les formes contemporaines du voisinage. Espaces résidentiels et intégration sociale,* 2021, Lyon, Centre Max Weber - INED. 2021, pp193-230. [Rapport de recherche hal-03264558]

[22] *Ibid*

[23] Odile Benoît-Guilbot parle de quartiers « à géométrie variable », citée par Authier Jean-Yves *et al.*, 2021*, op. cit.*, p198.

au questionnaire, la réponse n'est pas figée une fois donnée, et contrairement aux premières questions de l'entretien qui peuvent être oubliées au cours de l'exercice, la carte demeure face à l'enquêté.e.

Les quelques minutes de réflexion sur de la carte sont souvent pleines d'hésitations, d'autant plus que la consigne est délibérément large : il est demandé aux enquêté.es de tracer les limites de ce qu'ils ou elles considèrent comme leur quartier[24]. Cela suscite des interrogations à haute voix, destinées à l'enquêteur mais aussi à soi-même, rappelant des dispositifs d'enquête comparables[25]. Souvent, les enquêté.es expriment la difficulté à délimiter le quartier, demandant parfois quelques précisions sur ce qu'entend l'enquêteur à ce sujet, mais réalisant aussi généralement que l'intérêt de l'exercice est précisément de proposer sa vision propre de cet espace. Maxime par exemple, avocat d'une trentaine d'années résidant à LC, hésite longuement avant son dessin et demande des précisions sans véritablement les attendre : « Pas facile… c'est le but hein, c'est la représentation qu'on se fait soi-même, mais… c'est quoi les limites du quartier, c'est là où on évolue, j'imagine… ? ».

L'exercice est cependant généralement accepté voire apprécié par les personnes rencontrées, qui s'amusent des résultats produits ou s'étonnent de la taille du quartier dessiné. Si les quelques cas particuliers ou les malentendus permettent de recentrer la consigne de départ, ils présentent des résultats qui, malgré des formes différentes, restent proches sur le fond de ce qu'expriment les autres enquêté.es. La majorité donne à voir des cartes qui, bien que parfois contrastées, confirment en partie des résultats connus des chercheur.ses.

Le quartier, entre espace conçu, vécu et perçu

Henri Lefèbvre explique que l'espace, selon les acteur.trices auxquel.les on se réfère, peut être conçu, vécu, ou perçu[26]. En reprenant cette typologie, notre enquête met en évidence l'interpénétration des formes d'espaces les uns par rapport aux autres dans le cadre du quartier, grâce aux cartes. En effet, même si le type de quartier le plus souvent représenté est le quartier vécu, lieu des pratiques quotidiennes, le mélange entre deux ou trois espaces est visible dans plus d'un tiers des cartes. Notons que nous n'avons pas observé d'effet majeur du quartier de résidence, de la date d'arrivée dans le quartier, ou du statut d'occupation sur le type de quartier qui est dessiné[27].

Les habitant.es font souvent état de plusieurs quartiers, auxquels sont conférés des « significations plurielles »[28], soit en les dessinant spontanément sur la carte, soit après une demande de l'enquêteur dans la deuxième partie de l'entretien :

> Y'a le quartier proche et le quartier un peu plus éloigné… […] Quartier proche c'est plus en lien avec… les écoles, […] ici, y'a un collège… [Anne, MP, architecte dans la fonction publique, environ 40 ans, propriétaire, arrivée en 2013]

> Il y a plusieurs quartiers, donc celui que je vis… […] Et l'autre… (silence). En jaune c'est donc la marche… De ce côté-là, là aussi, le quartier que je fréquente pour la vie de tous les jours, pour les besoins… pour faire les courses… [Joaquim, MP, retraité de la fonction publique (auparavant électricien), environ 60 ans, propriétaire, arrivé en 2000]

Pour d'autres, cette distinction n'est produite qu'au moment de mettre en mots le quartier délimité sur le dessin, qui en représente une version large :

> Marianne : On a un petit… dans notre microcosme en tout cas, un petit semblant de vie de quartier en fait. C'est à dire qu'on va toujours dans la même boulangerie, on va faire nos courses au même endroit…
> Enquêteur : Et le… l'espace dont tu parles là, tu dis le microcosme, tu peux le… t'arrives à le… le positionner… ?
> M : […] C'est vraiment autour de chez moi hein… pour le coup, honnêtement, ça sera hyper limité, mais je… tu veux que je te le dessine ou pas ? […] Je te le mets… en vert ça… c'est vraiment hyper petit, mais c'est… je dirais une impression… où je… je vais mettre comme ça, à peu près, on va dire. Là, c'est vraiment le micro… mais c'est là où tu croises un peu les mêmes personnes quoi. J'aurais pu le faire un tout petit peu plus grand mais… grosso modo, c'est ça. [Marianne, Château-Rouge, cheffe de projets en association, 26 ans, locataire, arrivée en 2015]

> Je pourrais dessiner un truc plus petit mais… là c'est vraiment l'extension de… l'endroit où je me sens confortable. Si… si je devais réduire… non, non, non, si je devais réduire ça serait vraiment… […] je pourrais réduire, l'endroit où je passe 80% de ma semaine à… […] dessine. Je pense que je passe la plupart de mon

[24] La consigne initiale consistait à leur demander de dessiner leur quartier, cependant, compte tenu d'une incompréhension de la part d'un enquêté, nous avons préféré restreindre la consigne à celle du tracé de limites, puisqu'il s'agissait de travailler sur la notion de frontière.
[25] Authier Jean-Yves et *al.,* 2021*, op. cit.*
[26] Lefèbvre Henri, *La production de l'espace*, 2000 (1974), Paris, Éditions Anthropos.
[27] Seule une enquête quantitative permettrait de tirer des conclusions robustes sur ce point.
[28] Authier Jean-Yves et al., 2021*, op. cit.,* p. 199.

> temps dans ce… dans ce rectangle… rose, dessiné ici. [Alexandre, MP, free-lance, entre 27 ans, locataire, arrivé en 2015]

Les différents quartiers mentionnés renvoient ici plutôt aux pratiques : ce sont donc des quartiers vécus plus ou moins étendus mais demeurent liés aux besoins quotidiens, aux espaces de fréquentation coutumière. Ils sont souvent de petite taille, concentrés sur quelques blocs autour du domicile de l'enquêté.e, prenant également en compte notamment les endroits où se font les courses. Cet espace pourrait probablement être dessiné par tous les enquêté.es si cela leur était demandé, d'autant plus qu'il apparaît souvent dans un deuxième temps, comme dans les extraits mentionnés plus haut. Espace le plus immédiat, c'est celui qui correspond au lieu du développement de liens de voisinage principalement pour les habitant.es de LC, comme Jasmine, dont la carte figure ci-dessous. Pour celles et ceux de MP, un effet d'enquête est à noter : la résidence close dans laquelle vivent plusieurs de nos enquêté.es produit une sociabilité à petite échelle, tandis que les autres habitant.es signalent davantage de liens en dehors de leur immeuble, notamment avec les parents d'élèves pour celles et ceux qui ont des enfants[29]. Les quartiers en question sont plus étendus sur les cartes des enquêté.es de MP, qui se déplacent jusqu'à la mairie du XVIIIe pour leurs courses du quotidien, ce qui les pousse généralement à inclure cette zone dans leur quartier.

La plus petite taille des quartiers dessinés par les autres enquêté.es peut en partie s'expliquer par la présence de commerces à proximité immédiate, mais il s'agit là plutôt d'une hypothèse qui mériterait une enquête dédiée pour être validée. Certain.es enquêté.es – tels Marc, Marianne ou encore Nathalie et Nicolas – qui insistent sur des pratiques d'approvisionnement alimentaire dans un petit espace dessiné sur la carte permettent de nourrir cette hypothèse.

D'autres enquêté.es choisissent de représenter leur quartier à travers un espace plus large, notamment façonné par les limites administratives de l'arrondissement. Parmi ces personnes, certaines dessinent aussi une zone plus restreinte, proche du quartier vécu qui vient d'être décrit. Ces enquêté.es présentent souvent des caractéristiques spécifiques : Émilie (LC) et Anne (MP) sont toutes deux sensibilisées aux problématiques de la ville par les professions qu'elles exercent, ce qui participe peut-être à cette vision élargie du quartier. Mais elles prennent toutes deux aussi des exemples de lieux qu'elles fréquentent régulièrement à l'échelle de l'arrondissement. Émilie le traverse tous les jours à vélo pour se rendre de LC, où elle réside, à son travail à la porte de la Chapelle. Sa perception est façonnée aussi par ses trajets, elle explique lorsqu'elle trace les limites de son quartier – qui épouse presque les limites administratives de l'arrondissement – « je prends à peu près… tout ça. Mais parce qu'en fait je fais pas mal de vélo ».

Joaquim (MP) et Josiane (Montmartre), retraité.es, passent beaucoup de temps à marcher dans l'arrondissement. Cette dernière répond d'ailleurs, lorsqu'il lui est demandé de dessiner son quartier « alors moi c'est tout le XVIIIe, parce que je marche énormément ». La carte permet néanmoins de rectifier un peu cette déclaration puisqu'en dehors de Montmartre – dont elle est membre active du conseil de quartier – Josiane ne dessine qu'une petite partie à l'est du boulevard Barbès.

Ces cartes correspondent peu à l'espace vécu, elles se réfèrent moins directement aux pratiques. Les lieux mentionnés dans lesquels les personnes se rendent sont moins des lieux fréquentés au quotidien. Ces représentations cartographiques correspondent plutôt à un quartier conçu, qui est celui des administrateurs et des aménageurs : il s'agit d'un découpage plus officiel de l'espace. Pour certain.es enquêté.es, faire de tout l'arrondissement ou d'une grande partie de celui-là son quartier peut être un moyen de valoriser la mixité, considérée comme valeur distinctive[30] : celles et ceux qui vivent dans un quartier plutôt homogène font parfois le choix de définir leur quartier comme étant l'ensemble de l'arrondissement, celui-ci étant qualifié de « mixte ». Ce sont donc là des arrangements à propos de l'espace perçu, en fonction de ce que valorisent les enquêté.es et de ce qu'ils et elles se représentent être leur quartier dans une acceptation large.

Certain.es enquêté.es choisissent de représenter un quartier qui correspond particulièrement à des

[29] Le rapport au quartier des habitant.es de Château-Rouge au regard de leurs trajectoires socio-résidentielles est développé dans une perspective comparable dans : Chabrol Marie et Launay Lydie, « Résider dans un quartier en gentrification » : *in* Chabrol Marie et *al.*, 2016, *op. cit.*, pp. 305-324.

[30] Collet Anaïs, *Rester bourgeois. Les quartiers populaires, nouveaux chantiers de la distinction*, 2015, Paris, Éditions La Découverte ; Tissot Sylvie, « Quand la mixité sociale mobilise des gentrifieurs. Enquête sur un mot d'ordre militant à Boston », *Espaces et sociétés*, 2010, vol. 140-141, n° 1-2, pp. 127-142.

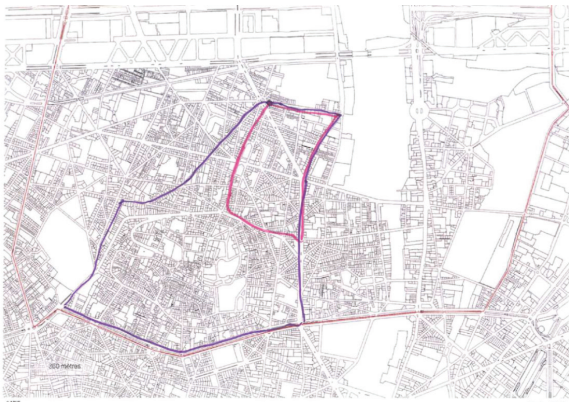

Figure 1 : Carte d'Alexandre qui dessine d'abord une version large de son quartier en violet, puis une version restreinte en rose, sur notre demande

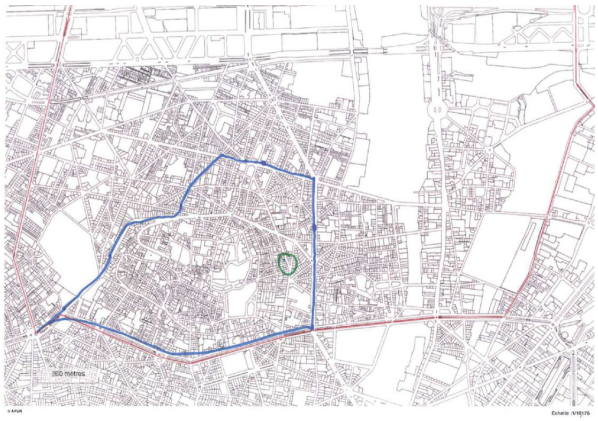

Figure 2 : Carte de Marianne qui dessine d'abord une version large de son quartier en bleu, puis une version restreinte en vert, sur notre demande

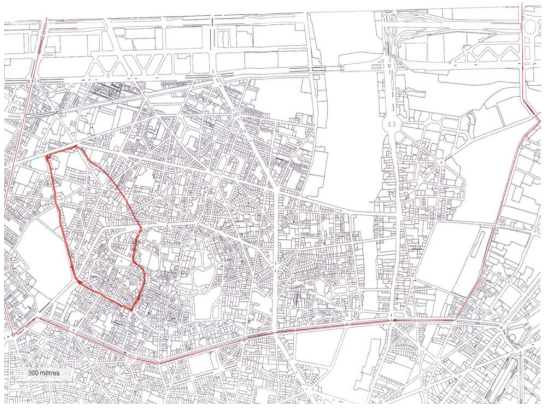

Figure 3 : Carte de Jasmine

Figure 4 : Carte d'Émilie qui délimite son quartier et pointe des lieux qu'elle fréquente

endroits bénéficiant d'images très fortes : Didier (MP) dessine la Goutte d'Or et revendique son appartenance à ce quartier, dont la réputation est pourtant négative, associée à l'immigration, à la pauvreté, voire au communautarisme[31].

Plusieurs dessinent plus ou moins les contours de Montmartre et valorisent cet espace comme bénéficiant d'une image positive, « populaire » et « artiste ». Ces personnes expliquent d'ailleurs souvent avoir souhaité venir habiter spécifiquement à cet endroit. Marine (LC) a une vision structurée par la topographie et les images de l'arrondissement : elle désigne, au-delà du cimetière de Montmartre, la zone touristique de Montmartre et l'endroit « où ne pas aller », correspondant à la Goutte d'Or et à

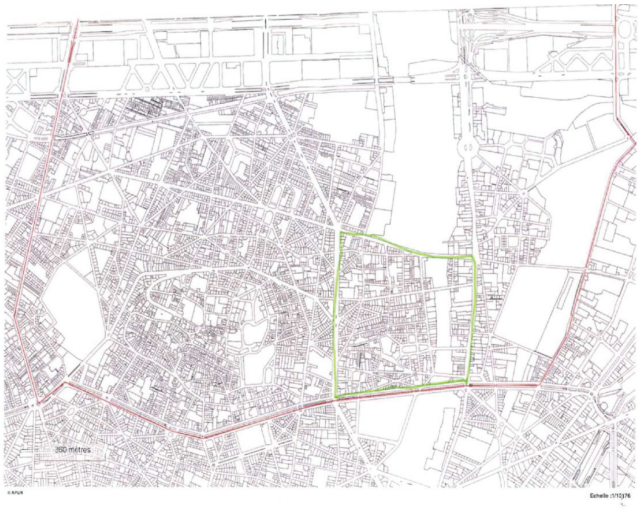

Figure 5 : Carte de Didier qui dessine exactement les limites de la Goutte d'Or

[31] Sur les représentations de la Goutte d'Or, voir Collet Anaïs et *al.*, « Une affaire d'images et de représentations » : *in* Chabrol Marie et *al.*, 2016, *op. cit*, pp. 193-224

Barbès. Elle fréquente peu cet endroit mais adhère à la réputation négative du lieu. Ces visions sont proches de l'espace perçu, comme image de la ville s'appuyant ainsi sur des découpages non officiels de lieux mythiques : ce sont les représentations collectives qui fondent ces réponses. Sont mobilisés ici des quartiers préexistants, par des enquêté.es qui s'approprient moins la consigne de dessiner leur quartier. Ces personnes valorisent par ailleurs le fait de vivre à Montmartre ou à la Goutte d'Or, des espaces qui bénéficient de certaines réputations : elles font souvent appel à la thématique de la mixité[32] et du mélange.

D'autres personnes enfin proposent une vision qui mélange les perceptions précédentes dans leur tracé[33]. Julien (Montmartre) comprend mal la consigne de départ et dessine des symboles qui représentent les lieux auxquels il pense dans le quartier. Sa carte fait cependant ressortir une vision globale de l'arrondissement, puisqu'y sont inclus d'autres quartiers plus ou moins proches du sien. Nicolas (Ordener) propose une vision très structurée de son rapport aux quartiers : du plus immédiat, le « quotidien » qui correspond au quartier vécu et, comme il le dit lui-même, à celui des besoins, au quartier le plus étendu qui comprend une zone beaucoup plus large dans laquelle il s'est déjà rendu, qu'il connaît et qu'il peut pratiquer à l'occasion « sans prendre le métro ». Entre les deux, il propose deux autres gradations, en fonction de la fréquence de sa pratique des lieux.

Marie-Claude (Ordener) dessine le même type de schéma, avec seulement deux quartiers, correspondant au quartier le plus immédiat et à un autre quartier un peu plus large. C'est aussi le cas de Sandrine (LC), qui représente son quartier comme un soleil, avec des rayons qui partent du centre vers des endroits plus périphériques qu'elle fréquente moins. Anouar (MP) dessine quant à lui un quartier basé principalement sur ses pratiques, mais il le construit autour de la frontière que constitue le boulevard Barbès, signe de sa vision des rapports sociaux qui se jouent autour de cet axe structurant de l'arrondissement. Cette lecture du monde social s'explique probablement en partie par sa profession de chercheur en sciences humaines, mais aussi par son expérience d'enfant d'immigré.es. Ces enquêté.es optent donc pour des registres assez divers pour décrire leur quartier, s'appuyant à la fois sur les espaces conçus, perçus et vécus, quand les autres ont plutôt une tendance à se focaliser sur un ou deux de ces trois types d'espaces.

Deux enquêtées ont refusé l'exercice : la première d'entre elle, résidant à MP, âgée d'environ 80 ans a expliqué ne pas bien voir la carte et a préféré sortir des cartes dont elle disposait chez elle pour se repérer. La seconde est une enquêtée un peu plus jeune que la précédente, ancienne gardienne d'immeuble résidant à LC : son refus n'est pas aussi franc, puisqu'elle commence à parler du quartier en délaissant la carte et n'y reviendra pas. Il est possible que l'exercice la gêne en raison d'un AVC dont elle a été victime quelques années auparavant. Ces deux situations permettent donc de soulever les biais cognitifs et sociaux que comporte une telle demande : le tracé de la carte peut possiblement intimider.

Les personnes rencontrées tracent fréquemment des limites en mettant en valeur le quartier vécu. Celui-là peut toutefois se doubler d'autres références, qui s'expliquent relativement bien en raison de deux espaces dont l'image est particulièrement forte, la Goutte d'Or et Montmartre, deux quartiers dont les réputations invitent les enquêté.es à les dessiner ou les évoquer par la suite. C'est aussi souvent par rapport à ces quartiers positivement ou négativement connotés qu'ils et elles se positionnent dans leur quartier, à proximité ou à distance de la Goutte d'Or ou de Montmartre et des populations qui leur sont associées. Social et spatial sont ici entremêlés dans une perspective qui réifie l'espace social[34]. Si la mention du terme « frontière » n'est pas toujours explicite, les propos tenus y font fréquemment référence, parfois dans une version euphémisée, à travers les termes de « limites », de « communautés », de « bon » et « mauvais » côté de l'arrondissement, plus largement de réputations.

L'approche cartographique permet donc à la fois de confirmer empiriquement le triptyque de Lefèbvre, tout en nuançant son aspect linéaire : chez les personnes rencontrées, les différents types d'espaces apparaissent sur les cartes. Ils correspondent parfois à un seul type – généralement

[32] L'action des pouvoirs publics sur la Goutte d'Or au cours des années 2000 s'est notamment focalisée sur la mise en valeur de la mixité sociale du quartier, voir Collet Anaïs et *al.*, « Une affaire d'images et de représentations » : *in* Chabrol Marie et *al.*, 2016, *op. cit.*

[33] Les quelques enquêté.es dont les quartiers de résidence ne sont pas LC ou MP ont été rencontré.es lors de quelques entretiens observatoires, au début de l'enquête.

[34] Bourdieu Pierre, « Effets de lieu » : *in* Bourdieu Pierre (dir.), *La misère du Monde*, 1993, Paris, Seuil.

Figure 6 : Carte de Sandrine qui dessine d'elle-même un quartier gradué, du plus petit en jaune, au plus large en orange

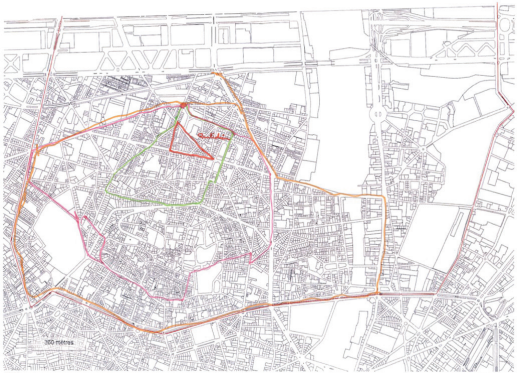

Figure 7 : Carte de Nicolas qui dessine de lui-même différentes échelles, de son quartier quotidien en rouge à des quartiers qu'il fréquente de moins en moins régulièrement en vert, rose, puis orange

le quartier perçu ou vécu – mais, souvent, les habitant.es opèrent de leur propre initiative une séparation, voire une hiérarchisation entre différents types d'espaces plus ou moins appropriés. À travers ces cartes, les personnes rencontrées expriment aussi un rapport à l'espace et aux autres : elles définissent un ou des endroits qu'elles s'approprient de façon affective[35].

Cartographier le rapport aux autres : limites de quartier et frontières symboliques

Même si la topographie est une des conditions de structuration du rapport à l'espace – la présence des chemins de fer ou de la butte Montmartre produit des effets sur les pratiques –, les délimitations tracées par nos enquêté.es révèlent d'autres choses que la morphologie urbaine : les habitant.es dessinent des frontières symboliques[36] justifiées dans les discours qui suivent, mais c'est souvent la carte qui permet de les faire émerger dans un premier temps. La plupart des enquêté.es évoquent en effet les différences, les distinctions qui existent entre l'espace où ils et elles vivent d'autres parties du XVIIIe arrondissement, la carte circonscrit ce qui est dans le quartier et ce qui est en dehors. Le quartier de résidence, la date d'arrivée dans le quartier, ou le statut d'occupation ne semblent pas produire d'effets significatifs sur le fait qu'apparaisse ou non la frontière du boulevard Barbès sur les cartes[37]. Le seul point à souligner ici est le fait que les habitant.es arrivé.es dans les années 2000 font moins souvent apparaître la frontière que celles et ceux arrivé.es dans les années 2010. Puisque les profils professionnels des enqupêté.es arrivé.es lors de ces deux périodes ne diffèrent pas significativement, est-ce alors le peuplement du quartier qui a évolué durant cette période, ou bien un effet d'ancienneté de résidence, qui conduirait à une disparition progressive de la frontière ?

La notion de frontière symbolique, que Lamont définit comme une « distinction conceptuelle façonnée par les acteurs sociaux pour catégoriser les objets, les personnes, les pratiques ou même le temps et l'espace »[38], permet d'analyser les délimitations construites, entre ce qui relève du « nous » et du « eux ». Pour Simmel, elle est une « force physique qui exerce une répulsion des deux côtés »[39], bien illustrée par Michel, un résident de MP expliquant que « les gens […] ils respectent les quartiers » : il y a selon ce propos une forme d'attribution peu contestée de l'espace. Il précise :

> Vous allez voir Château-Rouge le samedi, c'est plus Paris, hein, c'est Dakar. Et vous allez traverser le boulevard, […] c'est un univers complètement différent. […]

[35] Ripoll Fabrice, Veschambre Vincent, 2005, *art. cit.*

[36] Lamont, Michèle, Molnar Virag, « The study of boundaries in the social sciences », *Annual review of sociology*, 2002, vol. 28, n° 1, pp167-195 ; Lamont Michèle, *La morale et l'argent. Les valeurs des cadres en France et aux États- Unis*, 1995, Paris, Métailié.

[37] Ce point peut paraître surprenant – notamment concernant le quartier de résidence – et mériterait une analyse statistique plus approfondie que nous ne sommes pas en mesure de fournir dans le cadre de cette enquête qualitative.

38 Traduction personnelle, original : « symbolic boundaries are conceptual distinctions made by social actors to categorise objects, people, practices or even time and space », *in* Lamont, Michèle, Molnar Virag, 2002, *art. cit.*

[39] Simmel Georg, *Sociologie. Etude sur les formes de la socialisation*, 2010 (1908), Paris, PUF, 2010 (1908), p. 608

> Cette grosse population [celle de Château-Rouge] ne va pas trop par-là, vers la rue Caulaincourt. […] à partir du moment où la rue Custine va monter un petit peu, rue Lamarck on change, là y'a plus… c'est plus du tout la même population. Même quand on descend sur la mairie c'est plus la même population. De la mairie à ici, c'est deux quartiers différents, quartier un peu bobo… et là on revient un peu ouvrier, et alors si on remonte sur Château-Rouge, c'est l'immigration. [Michel, MP, retraité ouvrier de la Ville de Paris, environ 70 ans, propriétaire, arrivé en 1994].

Les populations sont donc selon lui réparties dans l'espace, d'un côté ou de l'autre de rues qui marquent autant de frontières.

La frontière signifie à la fois mettre à distance la population au-delà de la délimitation, ne pas se rendre sur le territoire attribué à l'autre, rester chez soi ; mais aussi reconnaitre de son côté de la frontière une forme de proximité avec celles et ceux avec qui l'espace est partagé. Les enquêtés sont évidemment poussés dans ce sens par la consigne de départ : en leur demandant de dessiner leur quartier, il leur est implicitement demandé de créer la séparation entre ce qui est soi et ce qui est autre, mais même les enquêté.es qui refusent l'exercice de la carte finissent par exprimer ces mises à distance.

Le boulevard Barbès est la frontière la plus régulièrement évoquée par les enquêté.es. Par sa forme même – les rues de l'arrondissement sont généralement beaucoup plus étroites – il marque une rupture topographique évidente, pourtant c'est autre chose qu'expriment les cartes. Les habitant.es voient qui pratique l'espace public, quels types de commerces existent, ressentent la ville et en tirent des conclusions : tel type d'espace m'est destiné, tel autre ne l'est pas. Le discours de Thérèse (MP) exprime un fort malaise par rapport à la population qu'elle côtoie dans la rue. Elle constate que « tout est halal dans ce quartier », ce qui l'oblige à adapter ses pratiques en faisant ses courses un peu plus loin, à proximité de la mairie, où elle trouve des boutiques qui lui sont destinées.

Plus de la moitié des enquêté.es dessinent ainsi sur leur carte le boulevard Barbès ou une rue parallèle comme limite de quartier, ou le désignent comme frontière entre deux espaces. Celles et ceux qui ne le font pas figurer sur leur carte l'évoquent généralement au cours de l'entretien : Agnès (LC) parle de la couleur du quartier, de la diversité des habitant.es face à d'autres espaces parisiens « mono-population » comme le XVIe arrondissement. C'est à l'inverse un espace déprécié par Anita (LC), qui trouve l'endroit peu « agréable », ou bien par Carine (LC) qui décrit avec tristesse les cartons de subutex[40] qu'elle voit par terre une fois la « frontière invisible » franchie. Barbès et la Goutte d'Or ont des réputations si marquées qu'il semble impossible pour les habitant.es de l'arrondissement de ne pas s'y référer d'une façon ou d'une autre. Néanmoins, habiter à LC ou à MP n'a pas les mêmes implications dans la nécessité de signaler et de mettre à distance cette frontière : alors que les habitant.es de MP vivent véritablement – y compris dans les pratiques quotidiennes comme les courses – cette frontière et en constatent l'existence parfois sans la dessiner, ceux de LC en sont plus éloigné.es géographiquement. Elle leur sert plutôt à valoriser la mixité de l'arrondissement, ce qui leur permet de se distinguer de la bourgeoisie traditionnelle de l'ouest parisien. Il s'agit ici d'un réflexe de distinction[41] qui permet d'affirmer son appartenance à un groupe social qui en diffère en termes de valeurs. De manière plus implicite donc, désigner une frontière, c'est se reconnaitre dans celles et ceux avec qui on partage un territoire, c'est s'en rapprocher.

Dans les discours, les frontières sont très perceptibles, les enquêté.es les évoquant parfois directement :

> J'ai conscience en passant […] d'un quartier à un autre qu'il y a… des limites, on va dire… des frontières… […] par exemple… euh… ben le boulevard Barbès c'est une… c'est une frontière. Entre… entre deux… deux mondes qui se côtoient quoi, mais… on est vraiment dans deux mondes assez différents entre… de part et d'autre du boulevard Barbès… [Anne].

> La limite entre les pauvres et les riches, elle est plutôt ici. Silence. C'est à dire entre le boulevard Barbès… entre les deux côtés du boulevard Barbès… […] Moi, je considère que… quand on se balade, ça se voit très, très nettement. Mais vraiment très nettement. Y'a une… une barrière sociologique (amusé). [Christian, MP, retraité de l'enseignement public, propriétaire, arrivé en 1981].

Ainsi, le boulevard Barbès est par beaucoup considéré comme la limite entre deux parties du XVIIIe aux propriétés différentes : d'un côté un quartier valorisé, considéré comme « bourgeois », « mixte » par certains enquêtés, de l'autre un quartier « immigré » et « populaire », ici dans le mauvais sens du terme, soit pauvre et en difficulté. Ces éléments recoupent bien la situation socio-économique de

[40] Médicament utilisé comme substitut pour les personnes dépendantes aux drogues opiacées.
[41] Collet Anaïs, 2015, *op. cit.*

l'arrondissement[42]. La gentrification de certains quartiers marque néanmoins un changement majeur en termes de population qui a des effets sur l'appropriation de l'espace. Cependant, les spécificités de certaines rues maintiennent une forte présence populaire[43] dans celles-ci au cours de la journée, participant à construire des représentations parfois dissonantes : les gens qui passent dans la rue ne sont pas nécessairement des résident.es. Ces représentations ne sont pas sans effet sur les pratiques de la ville, elles les structurent, comme nous allons désormais le voir à travers l'étude de pratiques et trajectoires résidentielles de quelques enquêté.es.

La carte et les trajectoires : pratiques et discours du quartier

Le rapport à l'espace s'appuie à la fois sur des éléments matériels et sur des éléments symboliques. Les pratiques s'expliquent en effet pour partie par l'offre commerciale et de services présente dans chacun des quartiers, mais aussi par des raisons moins pragmatiques. Les représentations ou réputations sont liées à la construction historique des espaces, ainsi qu'aux populations présentes, résidentes ou non. Nous souhaitons donc à présent examiner des discours et pratiques relatives au quartier, en observant les cartes produites par quelques enquêté.es. À travers une focalisation sur quelques trajectoires sociales et résidentielles, nous chercherons à préciser les conditions sociales du rapport à l'espace local en montrant en quoi la cartographie permet aussi de les illustrer. En prenant en compte la linéarité du rapport entre séquences résidentielles et cycle de vie[44], certes nuancée par les trajectoires des individus, nous envisageons ici un caractère plus ou moins transitoire des logements, en fonction des positionnements dans le cycle de vie, parfois exprimé dans les entretiens.

Le quartier comme piège ?

Les propos de Simone (MP) sont très marqués par la question raciale[45]. Ancienne assistante de direction, propriétaire, elle est arrivée dans le quartier en 2003 séduite par les atouts de l'appartement et de la résidence où elle vit (jardin privé, balcon…). Mais, ayant hérité d'un appartement dans une partie bourgeoise du IXe arrondissement qu'elle n'a pas pu garder en raison de charges trop élevées, elle vit sa trajectoire résidentielle comme un fort déclassement social. Elle produit un discours stigmatisant les immigrés, qu'elle lie notamment aux logements sociaux :

> On a beaucoup de Roms, on a beaucoup de… de gens qui sont sales. Le quartier est plutôt très sale. […] Ils veulent construire des appartements sociaux. Alors, les appartements sociaux… si les habitants étaient propres ça serait bien agréable, mais ils ne le sont pas. […] Ils vont construire mais ils vont construire pour quoi ? Ben malheureusement, des… des immigrés. Qui seront de toutes races. […] leur objectif c'est que nous partions de ce quartier, pour qu'ils y mettent des étrangers.

Alors même qu'elle est protégée par son statut de propriétaire, elle se sent rejetée de ce quartier duquel elle accuse les pouvoirs publics de vouloir l'exclure au profit des étrangers. Ainsi, la crainte de la poursuite de son déclassement, symbolisé par la vente de l'appartement hérité, puis aujourd'hui par la menace de l'exclusion du quartier, produisent un repli assez net sur son logement.

Sa carte figure ainsi deux espaces, l'un acceptable (violet) et l'autre non (rose) : elle est située du mauvais côté de la frontière. Le point de bascule se situe non pas au niveau du boulevard Barbès comme dans son discours, mais à proximité de la mairie : c'est ici qu'elle marque la limite entre la partie propre et la partie sale de l'arrondissement sur la carte. C'est aussi à proximité de ce point central qu'elle effectue ses courses alimentaires, car elle y trouve des commerçants français qui lui sont destinés. Le boulevard quant à lui est inclus dans la partie sale de l'arrondissement, qu'elle rejette fortement en raison des représentations qu'elle a des populations qui y évoluent.

La mairie structure ainsi son rapport au quartier, à la fois par les pratiques commerciales qui sont concentrées dans ses alentours, mais aussi par sa

[42] Elle peut être illustrée par les quelques chiffres suivants : la part des CSP+ et moyenne s'élève à LC à 47,4% contre 33,6% à MP, la part des CSP- s'élève à 10,9% à LC contre 22,4% à MP ; la part d'immigrés s'élève à 15% à LC contre 29,3% à MP. Source INSEE, recensement de population, 2013.

[43] Clerval Anne, « L'occupation populaire de la rue : un frein à la gentrification ? L'exemple de Paris intra-muros », *Espaces et sociétés*, 2011, n° 144-145, pp. 55-71 ; Chabrol Marie et Giroud Matthieu, « Continuités populaires. Présences et pratiques des non-résidents dans les quartiers en gentrification » : *in* Chabrol Marie et *al.*, 2016, *op. cit.*, pp. 283-304.

[44] Lévy Jean Pierre, « Parcours d'habitants » : *in* Authier Jean-Yves (dir.), 2002, *op. cit.*

[45] Trajectoire et discours qui ne sont pas sans rappeler les enquêtées de Chabrol Marie et Launay Lydie, « Résider dans un quartier en gentrification » : *in* Chabrol Marie et *al.*, 2016 *op. cit*, pp. 311-312 et p. 318.

mise en cause de la saleté ressentie dans l'espace public. La situation problématique du quartier serait ainsi le fait des pouvoirs publics, qui sont aussi accusés à la fois d'exclure commerçants et résidents français pour y installer des étrangers et de ne pas suffisamment venir en aide aux immigrés pour leur intégration et leur apprentissage des normes et de la langue.

Le rejet du quartier est donc particulièrement fort et se cristallise autour de la question majeure pour elle du couple propre/sale, qu'elle associe à la présence de l'immigration et à l'inaction des pouvoirs publics. Cette représentation prend corps dans la cartographie, divisant l'arrondissement en deux parties : la partie ouest dessinée en violet, « propre », habitée par des Français « de souche » comme elle, et la partie est en rose, « sale » et où résident des « étrangers ». Simone étant âgée de plus de 75 ans, son logement représente plus un achèvement de sa trajectoire résidentielle qu'une étape transitoire, aussi il est difficile pour elle d'être confrontée aussi quotidiennement à une altérité qui lui est intolérable. S'il est possible qu'elle change de logement à l'avenir pour des raisons personnelles, notamment pour « repartir en province », elle le ferait en partie avec regret, en raison d'une évolution de Paris qu'elle déplore.

Le quartier comme lieu d'ancrage ?

Les deux enquêté.es suivant.es sont d'âge intermédiaire : leur position dans la trajectoire résidentielle et le cycle de vie est différente de la précédente, en ce que leur logement actuel sera sans doute occupé de manière plus ou moins durable – il peut s'agir d'un lieu d'ancrage – sans toutefois qu'il et elle s'y projettent nécessairement jusqu'à la fin de leur vie.

Les cartes des enquêté.es montrent des rapports différents à l'espace local : tous deux valorisent la mixité, mais ne l'observent pas aux mêmes endroits. La taille des quartiers dessinés est plus ou moins étendue. Ainsi, Marc résidant à LC ne fait pas apparaître sur sa carte une frontière au niveau du boulevard Barbès : sa mise à distance des populations de cet espace – relativement éloigné de son domicile – passe par un discours qui valorise la mixité qu'il trouve dans son quartier restreint, l'opposant à l'absence de mixité de la Goutte d'Or. Anne, qui réside à MP, considère à l'inverse que son voisinage immédiat est mixte et ce sont les espaces plus exclusifs de la butte, qu'elle fait figurer pourtant dans son quartier étendu (en noir sur la carte), qu'elle met à distance dans son discours : la frontière n'est pas visible non plus sur sa carte.

Anne, urbaniste dans un ministère, est arrivée dans l'arrondissement en 2008 et propriétaire de son logement depuis 2013, dans le quartier MP qu'elle valorise fortement pour son aspect « mixte ». Lors de l'entretien, elle déclare rapidement avoir choisi le quartier pour s'y installer, en raison d'un « mélange », des immeubles et des populations, qu'elle apprécie :

> Ce que j'aime c'est justement d'avoir toute cette diversité là… enfin vraiment tout cette recherche de… de diversité, de… de mélange et de… et de mondes un peu différents qui se côtoient quoi… que moi j'aime bien, que je recherche.

Originaire de la Réunion, elle a vécu dans un pays d'Afrique durant plusieurs années et désigne cela comme étant à l'origine de sa recherche de mélange et de diversité. Si elle signale le boulevard Barbès comme une frontière dans son discours, elle apprécie de vivre à ce carrefour entre différents mondes. Contrairement à Simone, ce n'est pas son logement et ses caractéristiques qu'elle valorise dans son discours, mais bien le quartier. Anne le pratique beaucoup par rapport aux écoles : c'est dans le cercle jaune de sa carte – le plus restreint – que sont situés les établissements scolaires de ses enfants. Vivant « pleinement le quartier », Anne s'investit aussi dans des associations pour contribuer à modeler l'espace selon des normes qui correspondent à ses attentes : ici, le fait d'être propriétaire et sa position dans le cycle de vie la poussent à investir les instances mises à disposition des citoyens pour agir dans et sur le quartier. Cet investissement se produit toutefois à une échelle plus locale que l'espace dessiné en noir : les pratiques associatives se construisent dans un espace plus immédiat, en lien avec le voisinage. En effet, le collectif dans le cadre duquel nous l'avons rencontrée est un regroupement d'habitant.es concerné.es par un projet d'aménagement urbain situé dans leur voisinage immédiat, ces habitant.es vivant pour la plupart dans les quelques rues alentour.

Partageant la même position dans le cycle de vie (un enfant au collège), mais locataire de son logement depuis son retour à Paris en 2015, Marc (LC), écrivain, trace un quartier plus réduit que

Figure 8 : Carte de Simone qui dessine en rose le quartier « sale » et en violet le quartier « propre »

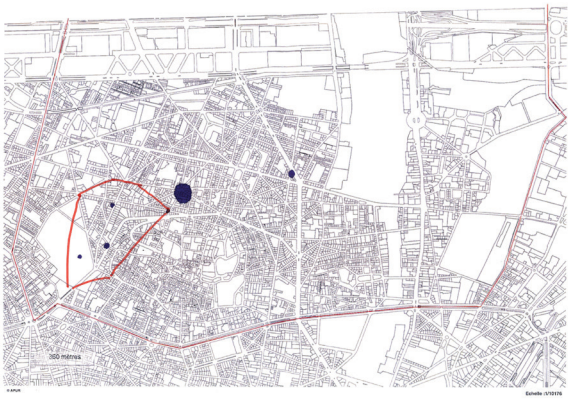

Figure 9 : Carte de Marc (les taches à l'extérieur du cercle rouge sont involontaires), les points à l'intérieur représentent des pratiques (école, courses…)

la précédente enquêtée – on pourrait comparer le quartier dessiné par Marc au cercle jaune qui apparaît chez Anne. Appréciant lui aussi la mixité de son quartier – pourtant nettement moins mixte au regard des statistiques – Marc pose directement la question de ce que signifie la mixité et, sans dessiner la frontière que représente pour lui le boulevard Barbès, il la mentionne au cours de la discussion :

> Tout dépend ce qu'on appelle la diversité. [Il décrit ce qu'il considère comme la diversité] Moi ce que je trouve frappant à Barbès c'est le manque de diversité.

Sa trajectoire résidentielle le conduit à comparer son ancien lieu de résidence parisien, dans le xe arrondissement, à ce nouvel espace plus apaisé malgré sa diversité : le xe était marqué par des conflits assez forts entre différents groupes ethniques. Par ailleurs, son parcours personnel (une épouse américaine d'origine asiatique, un fils né aux États-Unis), sa trajectoire résidentielle (il a vécu à Los Angeles pendant plusieurs années, d'où son épouse est originaire, ainsi qu'à d'autres endroits dans le monde, alternant avec des allers-retours à Paris), son statut de locataire produisent une forme de détachement vis-à-vis du quartier et du logement.

L'école demeure un point de questionnement : alors qu'à leur arrivée, leur fils maîtrise assez mal le français, se pose la question de l'envoyer dans une école bilingue. Mais, craignant le côté « ghetto de riches » d'un tel établissement, leur choix se porte finalement sur l'école locale. Toutefois, n'ayant plus de place dans l'école publique du quartier, ils optent pour une école catholique et la photo de classe de son fils lui fait nuancer ses propos sur la diversité

Figure 10 : Carte d'Anne

du quartier. C'est bien ici encore la comparaison avec sa précédente résidence à Paris lui permet de valoriser la mixité de son quartier : c'est pour des raisons pratiques de manque de place que l'école publique n'a pas été accessible, tandis que celle du xe arrondissement lui avait été déconseillée par le directeur lui-même.

Anne et Marc ne font pas preuve du même investissement dans le quartier – ils n'y sont pas ancré.es de la même façon en raison principalement de trajectoires résidentielles différentes – mais la question de l'école est centrale dans leur appréhension de celui-ci : tous deux situent dans leur carte les établissements scolaires qui accueillent leurs enfants, et les intègrent dans un quartier relativement resserré autour de leur domicile. Les deux discours valorisent la mixité, mais à une échelle différente qui se lit dans les cartes. Leur rapport au quartier est aussi relatif à leur ancrage, qui n'est pas envisagé de la même façon : pour

Marc, « l'imagination du départ » est constamment présente, tandis qu'Anne semble plus attachée à son quartier et à Paris.

Le quartier comme lieu de passage ?

Nos deux derniers enquêtés sont encore dans une autre position au cours de leur cycle de vie : plus jeunes, ils n'ont pas d'enfant et investissent leur quartier pour des pratiques différentes, en particulier plus festives, que les précédent.es. Si les préoccupations du quotidien comme les courses sont présentes dans leur définition du quartier, lieux de sorties plutôt qu'établissements scolaires participent à structurer leur rapport à l'espace. Les deux enquêtés évoquent par exemple les lieux où ils aiment retrouver leurs ami.es, ou bien valorisent le quartier pour la présence de bars ou restaurants qu'ils fréquentent. Pour autant, là aussi, les cartes dessinées, bien qu'elles fassent toutes deux mention de la frontière du boulevard Barbès, ne véhiculent pas les mêmes représentations et peuvent s'analyser en observant les trajectoires et la position dans l'espace social des deux enquêtés.

Anouar (MP), chercheur en sciences sociales, est arrivé en 2015 : il a acquis un appartement avec une aide financière de ses parents, appartement qui représente certainement une étape transitoire dans sa trajectoire résidentielle. La carte qu'il propose spatialise une partie des pratiques qu'il décrit :

> Anouar : C'est vrai qu'avec l'usage, bon, voilà, quand je veux acheter… des huitres et du saumon, je vais plutôt là-bas, tu vois désignant Jules Joffrin, à l'ouest, parce que j'adore bouffer ce genre de choses-là, et quand je fais mes courses habituelles, je vais plutôt les faire à Château-Rouge […]
> Enquêteur : Et toi, tu pratiques les deux endroits ?
> A : Ah ouais, ouais. L'un autant que l'autre, ça dépend vraiment de ce que j'achète. Je sais juste que si je veux de la boucherie sur le mode… si je veux du magret de canard, je vais aller là-bas (Jules Joffrin), […] Si je veux un beau morceau- d'agneau je vais plutôt aller là-bas (Goutte d'Or). Ça sera plutôt des boucheries types halal qui… qui font des belles épaules d'agneau qui sont super bonnes.

La frontière du boulevard Barbès est présente sur sa carte et dans ses propos, mais il ne semble guère en tenir compte : elle fait écho à sa propre identité. Né en France de parents maghrébins ayant connu une trajectoire de forte ascension sociale, il s'apprêtait à suivre une trajectoire qui la reproduisait à travers l'obtention d'un diplôme d'école de commerce. Il a finalement décidé de reprendre ses études pour préparer une thèse en sciences sociales, passant ainsi du pôle économique au pôle culturel des classes supérieures, choix symbolisé par son parcours résidentiel : après une enfance passée dans une ville bourgeoise des Yvelines, il s'installe dans son appartement en rez-de-chaussée sur cour, dans le XVIIIe arrondissement. Un endroit qui lui permet de devenir propriétaire, grâce à un apport financier familial : il a choisi de s'installer dans ce quartier en raison de ses représentations de celui-ci, mais aussi parce qu'il lui permettait de réaliser la première étape de son parcours résidentiel de propriétaire. Sa carte, comme il le dit lui-même montre cette trajectoire sociale, « ce qui est drôle c'est que c'est exactement cette… ces deux oppositions-là… […] qui peuvent se retrouver là, dans cette ligne que j'ai tracée au milieu ».

Ses pratiques du quartier sont donc structurées en fonction de ce qu'il perçoit de l'offre de services, mais aussi parce qu'il est en capacité de jongler entre deux mondes sociaux : du fait de son appartenance ethnique, il ne se sent pas en décalage vis-à-vis de la population de la Goutte d'Or contrairement à d'autres enquêté.es ; par son appartenance sociale, il n'est pas non plus cantonné à la pratique des espaces populaires. Sa carte montre la frontière, mais elle montre aussi sa transgression, son appartenance aux deux mondes qu'elle oppose.

Julien (Montmartre) présente une carte et des trajectoires socio-résidentielles différentes : issu d'une famille de classes moyennes-supérieures, cadre supérieur dans une banque américaine, locataire, il est arrivé dans le quartier en 2013. La consigne relative à la carte est ici interprétée de façon plus personnelle : il dessine des objets qui symbolisent des lieux fréquentés ou qui lui évoquent quelque chose (c'est suite à ce malentendu que la consigne donnée aux enquêté.es est modifiée). Ces dessins peuvent représenter une pratique, par exemple une pizza ou un verre à cocktail pour indiquer les restaurants et bars qu'il fréquente, mais aussi des représentations, comme le panneau « attention/danger » tracé sur la zone de la Goutte d'Or. S'il valorise lui aussi le fait de vivre dans un quartier mixte et y a emménagé par choix, ce symbole ainsi que son discours sur la Goutte d'Or – il déclare être sur la défensive quand il s'y rend – s'inscrivent plutôt en opposition à cette valorisation.

Il évite de se rendre de l'autre côté de la frontière

du boulevard Barbès et y passe seulement à de rares occasions, plutôt lorsqu'il y est contraint, par exemple par l'emménagement de son cousin. Sa trajectoire résidentielle est un autre exemple d'une valorisation relative et contrôlée de la mixité par les membres des classes moyennes et supérieures[46]. En effet, quelques années après l'entretien, il est parti s'installer en location dans le quartier de Villiers, partie bourgeoise du XVIIe arrondissement où il avait déjà habité, puis est devenu propriétaire avec son épouse dans une banlieue résidentielle aisée : la mixité est valorisée jusqu'à ce que des projets de vie la rendent plus difficile à accepter. Membre du pôle économique des classes supérieures, il fait partie des derniers arrivés dans un espace gentrifié, une fois que les pionniers ont déjà effectué la majeure partie du « travail » de gentrification[47]. Il fait aussi partie de ceux qui en partent, pour rejoindre un espace plus conforme à leurs aspirations résidentielles et leurs valeurs. Son évolution dans le cycle de vie, sa trajectoire résidentielle et ses représentations marquent une appartenance aux classes supérieures – « en haut à droite » de l'espace social –, également symbolisée par quelques dessins de la carte : le bar à cocktail d'un côté, le sigle du dollar représentant le trafic de l'autre, et au centre un trait soulignant la frontière du boulevard Barbès.

Figure 11 : Carte d'Anouar qui dessine son quartier en rouge et son trajet pour aller au métro en vert

Figure 12 : Carte de Julien qui dessine ses pratiques

Conclusion

À travers cette réflexion sur la cartographie cognitive, nous avons montré que, dans cet arrondissement marqué par de forts contrastes, la carte peut être un outil efficace pour les sociologues afin de traduire des représentations sociales. Nous avons en premier lieu évoqué les particularités de la méthode cartographique en tant que moment de l'entretien : elle permet de produire des résultats spécifiques, mais aussi de relativiser la situation d'entretien. Cette méthode a aussi permis de prouver la pertinence empirique de certaines approches théoriques sur l'espace et le quartier, tout en nuançant une approche idéal-typique, puisque les représentations et pratiques du quartier sont extrêmement variables. Nous avons montré l'importance de la cartographie cognitive pour faire ressortir les frontières symboliques dans l'arrondissement, notamment parce qu'elle permet de les mettre en lumière différemment qu'à travers le seul discours de l'entretien. Grâce aux cartes et à leur articulation avec les discours – même si cette articulation n'est pas systématiquement concordante[48] –, par-delà les caractéristiques locales qui ont été décrites et par-delà les quelques trajectoires personnelles esquissées dans cet article, nous avons mis en évidence le fait que les trajectoires résidentielles, les appartenances sociales multiples, le statut d'occupation et la position dans le cycle de vie et dans le cycle résidentiel façonnent un rapport à autrui et au quartier qui diffère, et que ces éléments pouvaient prendre corps à travers la cartographie. Celle-ci permet donc de donner une dimension spatiale évidente aux représentations sociales que les enquêté.es construisent, en cela,

[46] Tissot Sylvie, 2012, *art. cit.* ; Tissot Sylvie, 2010, *art. cit.*

[47] Bidou-Zachariasen Catherine, Poltorak Jean-François, « Le « travail » de gentrification : les transformations sociologiques d'un quartier parisien populaire », *Espaces et sociétés*, 2008, vol. 132-133, n°1-2, pp. 107-124.

[48] Lehman-Frisch Sonia, Authier Jean-Yves, Dufaux Frédéric, 2012, *art. cit.*

elle est bien « une manifestation territorialisée du rapport aux autres »[49].

Cette méthodologie n'aurait peut-être pas le même intérêt dans le cadre d'un espace plus uniforme : mettre à distance les autres peut s'imposer précisément dans le cadre d'une proximité spatiale qui pose question[50]. Cependant, la mise à distance discursive peut aussi concerner des groupes sociaux mieux dotés qui résident par exemple dans l'ouest parisien, sans que la confrontation spatiale soit directe. La cartographie fait donc spatialiser des mises à distance locales, en fonction des représentations sociales de l'espace. Il nous semble qu'au-delà des frontières symboliques qui sont mises au jour spécifiquement dans le cadre de notre enquête, une utilisation plus fréquente de la cartographie cognitive permettrait d'enrichir les approches relatives à l'espace et à ses appropriations.

Annexe 1: Fond de carte fourni aux enquêté.es, en rouge la limite d'arrondissement

[49] Di Méo Guy, 1994, *art. cit.*

[50] Bourdieu Pierre, « Effets de lieu », in Bourdieu Pierre, 1993, *op. cit.;* Chamboredon Jean-Claude, Lemaire Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 1970, vol. 11, n°1. pp. 3-33.

Annexe 2 : Description des enquêtés et de leur cartographie – les prénoms ont été modifiés

Enquêté(e)	**Profession**	**Statut résidentiel**	**Diplôme**	**Date d'arrivée dans le quartier**	**Quartier de résidence**[51]	**Type quartier dessiné**	**Frontière du bvd Barbès (carte)**	Évoque **Barbès / ou une autre frontière**
Marine	Étudiante ingénieure	Hébergée à titre gratuit	Bac +5	1999	Lamarck-Caulaincourt	Perçu/ vécu	Oui	Oui
Julien	Banquier	Locataire	Bac +5	2013	Montmartre	NA	Oui	Oui
Nathalie	Avocate	Locataire	Bac +5	2008	Grandes Carrières-Clichy	Vécu	Non	Oui
Josiane	Retraitée comédienne et assistante de gestion	Locataire	Bac +5	1981	Montmartre	Conçu / perçu	Oui	Oui
Marie-Claude	Retraitée de l'enseignement public	Propriétaire	Bac +5	1968	Ordener	Perçu/ vécu	Non	Oui
Nicolas	Économiste	Locataire	Bac +5	2016	Ordener	Perçu / vécu / conçu	Oui	Oui
Marianne	Cheffe de projet en association	Locataire	Bac +5	2015	Château-Rouge	Perçu / vécu	Oui	Oui
Elsa	Cheffe de projet marketing	Propriétaire	Bac +5	2015	Château-Rouge	Vécu	Oui	Oui
Damien	Consultant en communication	Propriétaire	Bac +5	2015	Château-Rouge	Vécu	Oui	Oui
Anne	Architecte dans la fonction publique	Propriétaire	Bac +5	2013	Marcadet-Poissonniers	Conçu / vécu	Non	Oui
Joaquim	Retraité de la fonction publique (ancien électricien)	Propriétaire	Bac	2000	MP	Perçu / vécu	Non	Oui

[51] Les enquêté.es dont le quartier de résidence correspond à un autre quartier que Marcadet-Poissonniers ou Lamarck-Caulaincourt ont été rencontré.es lors d'entretiens exploratoires. Ils sont mobilisés à titre divers dans l'article.

Enquêté(e)	**Profession**	**Statut résidentiel**	**Diplôme**	**Date d'arrivée dans le quartier**	**Quartier de résidence**	**Type quartier dessiné**	**Frontière du bvd Barbès (carte)**	Évoque Barbès / ou une autre **frontière**
Simone	Retraitée assistante de direction	Propriétaire	Bac	2003	MP	NA	Oui	Oui
Thérèse	Retraitée de l'enseignement privé	Propriétaire	Bac +2	1980	MP	NA	NA	Non
Yves	Retraité cameraman	Propriétaire	Bac +4	2000	MP	Vécu	Non	Oui
Michel	Retraité ouvrier ville de Paris	Propriétaire	CAP/ BEP/Bac pro	1994	MP	Vécu	Non	Oui
Christian	Retraité de l'enseignement public	Propriétaire	Sup. à Bac +5	1981	MP	Vécu	Non	Oui
Anouar	Chercheur	Propriétaire	Sup. à Bac +5	2015	MP	Vécu	Oui	Oui
Matthieu	Recherche d'emploi, diplômé d'école de commerce	Propriétaire	Bac +5	2015	MP	Vécu	Non	Oui
Alexandre	Free-lance communication	Locataire	Bac +5	2015	MP	Perçu / vécu	Oui	Oui
Didier	Conférencier	Propriétaire	Bac	1994	MP	Perçu / conçu	Oui	Oui
Émilie	Urbaniste	Locataire	Bac +5	2006	LC	Conçu / vécu / perçu	Non	Oui
Nicole	Retraitée de l'enseignement privé	Locataire	Bac +3	1997	LC	Vécu	Non	Oui
Jasmine	Psychologue	Locataire	Sup. à Bac +5	2006	LC	Vécu	Non	Oui

	Profession	**Statut résidentiel**	**Diplôme**	**Date d'arrivée dans le quartier**	**Quartier de résidence**	**Type quartier dessiné**	**Frontière du bvd Barbès (carte)**	Évoque Barbès / ou une autre **frontière**
Philippe	Écrivain	Locataire	Bac +3	2006	LC	Vécu	Non	Oui
Édouard	Entrepreneur	Locataire	Bac +5	2014	LC	Perçu	Oui	Oui
Marc	Écrivain	Locataire	Sup. à Bac +5	2015	LC	Vécu	Non	Oui
Carine [1]	Journaliste (formation) – au foyer (actuellement)	Locataire	Bac +5	2008	LC	Vécu / perçu	Oui	Oui
Anita	Retraitée concierge	Propriétaire	Pas de diplôme	1974	LC	NA	NA	Oui (et rue Championnet)
Annick	Retraitée chargée de mission au PUCA / gestionnaire de biens	Propriétaire	Sup. à Bac +5	NA (née sur place)	LC	Perçu	Oui	Oui
Geneviève	Retraitée secrétaire, puis assistante de vie scolaire	Propriétaire	Certificat d'études	1985	LC	NA	Non	Non
Christine	Maîtresse de conférences	Locataire	Sup. à Bac +5	2012	LC	Vécu	Non	Oui

[1] Les enquêté.es suivant.es ont été rencontré.es dans le cadre de notre enquête de thèse.

Enquêté(e)	**Profession**	**Statut résidentiel**	**Diplôme**	**Date d'arrivée dans le quartier**	**Quartier de résidence**	**Type quartier dessiné**	**Frontière du bvd Barbès (carte)**	Évoque Barbès / ou une autre frontière
Brigitte	Retraitée chargée d'études marketing (banque)	Propriétaire	Bac +3	1996	LC	Vécu	Oui	Oui (rue Ordener)
Françoise	Avocate / Juriste d'entreprise	Propriétaire	Bac +5	1977	LC	Perçu	Oui	Oui
Véronique	Éditrice	Propriétaire	Bac +5	2012	LC	Vécu	Non	Non
Isabelle	Architecte	Propriétaire	Bac +5	1990	LC	Conçu / perçu	Oui	Oui
Sandrine	Free-lance publicité / communication / Au foyer (actuellement)	Propriétaire	Bac +5	2005	LC	Vécu / perçu	Oui	Oui
Agnès	Productrice de films	Propriétaire	Bac +5	~2000	LC	Vécu / perçu	Oui	Oui
Irène	Retraitée psychopédagogue	Propriétaire	Bac +5	NA (née sur place)	LC	Vécu	Oui	Oui
Stéphane	Journaliste / sommelier (ancien ingénieur)	Propriétaire	Bac +5	2010	LC	Perçu	Oui	Oui
Thierry	Retraité de la haute fonction publique	Propriétaire	Sup. à Bac +5	1985	LC	Vécu	Oui	Oui (rue Custine)
Grégory	Masseur-kinésithérapeute	Propriétaire	Bac +3	~2005	LC	Vécu	Non	Oui
Maxime	Avocat	Propriétaire	Bac +5	2014	LC	Perçu	Non	Non